

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Jacques Poulin, Jean Barbe, Anne Legault

Hugues Corriveau

Numéro 134, été 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36568ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (2009). Compte rendu de [Jacques Poulin, Jean Barbe, Anne Legault]. *Lettres québécoises*, (134), 22–23.

☆☆☆☆ 1/2

Jacques Poulin, *L'anglais n'est pas une langue magique*, Montréal/Arles, Leméac/Actes Sud, 2009, 160 p., 18,95 \$.

Le liseur professionnel

Petit frère de Jack

La petite musique, qu'on a depuis longtemps reconnue à la prose de Jacques Poulin, joue ici encore un air d'une douceur presque désuète, mais envoûtante et parfaitement idoine à la narration qui s'y déploie. Francis, frère de l'écrivain Jack Waterman, personnage narrateur de *Volkswagen Blues*, est un homme d'une grande tranquillité, devenu liseur professionnel par besoin d'argent, l'est resté par passion, parce qu'il s'est pris d'amitié pour ceux et celles qui recevaient ce qu'on pourrait reconnaître comme « ses soins ». Il vit à Québec dans le même immeuble que son illustre frère, s'en occupe et préoccupe comme d'une âme tutélaire flottant dans le haut ciel de la vie.

DES CHOIX SIGNIFICATIFS

Tous les détails comptent dans ce roman plus allusif que marqué de péripéties. Ainsi, le choix des lectures que va proposer Francis à ses auditeurs ou auditrices, tout comme leurs choix propres, inscrit le roman de Poulin dans une filiation d'auteurs aimés, d'œuvres indiscutablement marquantes pour l'auteur : Raymond Carver, Steinbeck, Hemingway ; tout comme les interprètes qu'il écoutait enfant : Leclerc, Brassens, Ferré, Catherine Sauvage, Juliette Gréco, Cora Vaucaire, Yves Montant ou Édith Piaf. On sait ainsi à quelle enseigne on loge, dans quelles eaux de culture vogue cette œuvre empreinte, encore une fois, d'une humanité bienveillante.

MAIS QUI EST-ELLE DONC ?

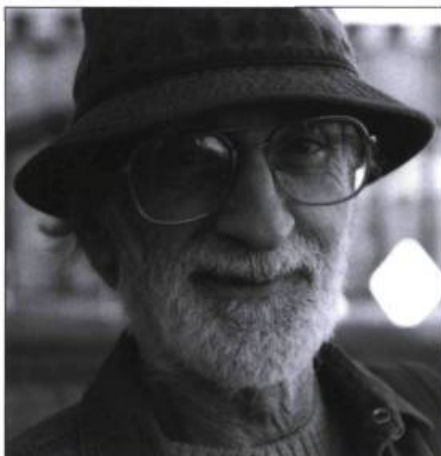
Or, voici qu'un jour il reçoit un coup de fil d'une femme qui ne se nomme pas, qui demeure rue de Bernières, et qui souhaite recevoir Francis pour une séance de lecture. Rien de plus normal, se dit-on de par-devers soi. Il s'y rend donc, mais point de dame à l'appartement que le liseur n'investiguerait qu'après de très nombreuses tergiversations. Cette invisible inconnue deviendra une espèce d'obsession à travers le roman, prendra même l'allure d'un fantôme curieux qui n'est pas sans l'associer à la Marianne française, sans compter que le plan de la ville de Paris, qu'il trouve punaisé sur un mur, dessinerait les deux hémisphères de notre cerveau. C'est sans compter sur Limoilou, une jeune fille qui vit à l'Île d'Orléans et à laquelle Francis rend des visites professionnelles. Et des chats aussi, dont « le petit chat noir et la vieille chatte nommée Chaloupe à cause de son gros ventre qui se balançait » (p. 28). Il faut bien, chez Poulin, que le lecteur soit en pays de connaissance !



HUGUES CORRIVEAU

SI PEU DE CHOSES, EN FAIT

Ce roman est fait de ce presque rien du temps qui passe, d'une vague inquiétude devant une absente, de l'étonnement de voir survenir une sorte de détective privé qui enquête aussi sur les agissements de Francis à l'égard de l'inconnue de la rue Bernières. Le temps passe, et la sœur de Jack et de Francis règle tout, en s'adressant à l'enquêteur sans qu'on ne sache rien de ce qui s'est dit entre eux. C'est un roman sur le non-dit, et le lecteur doit s'en réjouir, parce que c'est du Jacques Poulin et que le talent de cet auteur d'exception se trouve ailleurs, dans l'amour qu'il porte à ses personnages, dans cette manière d'ouvrir une porte et de nous permettre d'imaginer le reste, parce que Jacques Poulin est un très grand auteur, un des plus grands, et que ses livres sont toujours irréfutables.



JACQUES POULIN



☆☆☆☆

Jean Barbe, *Le travail de l'huître*, Montréal, Leméac éditeur, 2008, 152 p., 19,95 \$.

Le fantôme de toutes les Russies

Arthur, où t'as mis le corps ?

Voici que Jean Barbe nous propose un excellent roman qui pourtant n'est pas sans laisser perplexe. En fait, c'est, pourrait-on dire, une prouesse que d'amalgamer, dans une même fiction, roman d'aventures, d'introspection, d'amour et de quête. Avouons que ce n'est pas peu ; et il faut le talent d'un auteur achevé pour nous convaincre de le suivre en Russie, mettant nos pas dans les pas d'Andreï Léonovitch qui rêve d'assassiner le tsar... ce qu'il ne pourra faire car, tout en conspirant un soir avec ses complices, il se cogne la tête. Et puis, pif, paf ! il devient invisible ! Pire ! tous, instantanément, ont oublié qu'il eût même existé !



LE SYNDROME DE L'INCROYABLE HULK

Mais voilà... Nous nous souvenons tous du malaise que nous ressentions chaque fois que Hulk se métamorphosait en gros géant verdâtre. Combien de fois, perplexes, nous sommes-nous demandé pourquoi il ne se retrouvait pas tout nu, comment il se faisait que son pantalon grandit itou lors de sa métamorphose. Eh ben, voici que notre Andreï vit la pareille ! Une fois invisible, il ne se retrouve

pas non plus tout nu, comme il se devrait, mais toujours habillé, ayant toujours faim, souffrant dans son corps absent; je me suis demandé, un tantinet, s'il fallait que vraisemblance soit reine en ce roman. La réponse imposée par Jean Barbe est évidemment non. Alors, c'est le contrat de lecture que nous devons signer, dès le début de cette histoire, si nous voulons l'apprécier.

ANDREÏ, OÙ ES-TU ?

Ainsi, foin de réalisme quand, par exemple, notre Andreï va en forêt pour y chercher ses lapins pris au collet et qu'il revient en grande plaine dénudée alors qu'il s'inquiète d'une horde de vandales à cheval qui vient vers lui. Invisible comme il est, il a peu à s'en soucier; mais nous, si !, qui savons les lapins à l'épaule, tout visibles et se balançant un mètre au-dessus du sol, sans appui ! Et c'est comme cela tout du long : s'il touche aux gens, ces derniers saignent jusqu'à risquer d'en mourir, mais s'il prend une carabine pour tuer, il n'y réussit pas; il fait le tour du monde pour se rendre dans les différents laboratoires scientifiques de l'époque afin de comprendre son invisibilité, mais l'invisibilité de ses vêtements ne le préoccupe jamais. Voilà



JEAN BARBE

un bien drôle de zigoto aux prises avec un bien drôle de handicap.

ON L'AIME QUAND MÊME

Qu'y a-t-il bien là pour nous charmer ? Mais un vrai personnage, justement, avec des sentiments humains crédibles, et des malheurs, et des questions qui nous interpellent. Celle, entre autres, de comprendre le sens d'une existence, son incarnation dans le réel et dans son rapport aux autres. Sans compter que les sentiments qu'il développe tout au long de sa vie touchent à la bonté, à la compassion, à l'entraide, bref, à une humanité qui, pour se matérialiser, semble devoir rester cachée dans l'invisible. La toute dernière relation qu'il va entretenir avec une jeune femme violée tient du miracle, et la tendresse qui s'en dégage nous envoûte. Et lentement, nous comprenons que seuls ceux qui sont soit à la veille de mourir soit à l'agonie peuvent ressentir vaguement sa présence, sinon percevoir quelque chose de lui, comme cet enfant qu'il sauve de la noyade. Voici un roman bien particulier, mais fort bien mené, bien écrit et qui sait la valeur des péripéties.

quelque chose de lui, comme cet enfant qu'il sauve de la noyade. Voici un roman bien particulier, mais fort bien mené, bien écrit et qui sait la valeur des péripéties.



Anne Legault, *Manga baroque*, Québec, L'instant même, 2008, 144 p., 20 \$.

Femmes en grande difficulté

Maman n'est pas gentille

Le dernier livre d'Anne Legault est un objet fascinant à plus d'un titre, jusqu'à devenir parfois déconcertant. D'abord le livre lui-même est présenté inversé, à savoir que la jaquette propose en façade la quatrième de couverture et non la première comme il se devrait (alors que par absurde, si on enlève ladite jaquette, la couverture du livre est dans l'ordre conventionnel). Premier inconfort, donc, on croit d'emblée à une erreur éditoriale. Mais le *Manga* du titre pourrait laisser supposer que les choses dans ce roman ne se passeront pas nécessairement de façon traditionnelle. Il faut donc admettre que la référence titulaire à cet art de la bande dessinée japonaise souvent violente, volontairement primaire, aux traits du dessin particulièrement épuré, lance une piste de lecture imposée.

MANGA ET TRAGÉDIE, RENCONTRE POSSIBLE ?

Ce qui est le plus surprenant dans l'entreprise de l'auteure, c'est sa tentative de concilier deux mondes potentiellement antinomiques, à savoir le dessin



ANNE LEGAULT

(ici transposé en écriture) et une histoire complexe, lourde, intense, faite de haine et de fractures mentales, de dénonciations de la famille, de la rencontre d'une mauvaise mère avec ses deux filles, mère qui vit avec une femme qu'elle jettera dehors sitôt qu'elle la saura atteinte du cancer. On n'a peur de rien ici, surtout pas des excès ! Je vous avouerai que j'ai aimé l'aventure proposée par Legault, que, même si le défi ne me semble pas relevé, il y a là suffisamment de nourriture intellectuelle, de volonté

de casser les moules de la narration, une manière si radicale d'entraîner le lecteur dans les marges que le plaisir qu'on en retire est vraiment intense.

UNE FEMME ET SES PÉCHÉS

La mère est doublement avaricieuse et de son fric et de ses sentiments, contrôle ses deux filles adolescentes en les tyrannisant quelque peu, méprise sa plus jeune parce qu'elle se consacre entièrement à l'art du manga, alors que la plus âgée se perd un peu dans les guenilles ! Tout lui est prétexte à faire des crises, ne serait-ce que devant un tatou sur le corps de la bédéciste. Ce livre ne se raconte pas. Essayer d'en faire le résumé risquerait de provoquer l'hilarité tellement c'est chargé à bloc. Il nous suffit de penser que l'une meurt d'un cancer, que l'autre est victime d'une rare maladie mentale, que la mère poignarde sa plus jeune d'un coup de ciseaux (sans la tuer heureusement), que l'autre se fait avorter, que tout le monde s'abandonne, pleure, refoule, recrache et hait sans mesure, jusqu'à un dénouement improbable mais émouvant. Cela ressemble presque à un *soap* extrêmement fragile, d'autant plus quand on découvre que la mère indigne est millionnaire... Bon, cessons là, car pas un lecteur, pas une lectrice, n'aura plus le goût d'ouvrir cette œuvre qui pourtant, à cause justement de sa forme éclatée, mérite le détour.